

LIVRE II

LIVRE II

L'Indissoluble union de la Vierge Mère avec le Rédempteur.
— Grandeur incomparable de la maternité divine et fondements de cette grandeur.

CHAPITRE PREMIER

De la place de la maternité divine dans le plan de l'Incarnation.
— Comment, sans le Christ *Rédempteur*, il n'y aurait pas eu de Mère de Dieu; pas même d'existence pour Marie.

I. — Le Christ Jésus fut, avant tous les siècles, prédestiné de Dieu comme le Réparateur de la nature humaine. « Ce Dieu ineffable, dont les voies sont miséricorde et vérité, et la volonté, toute puissance; ce Dieu dont la Sagesse « atteint avec force d'une extrémité à l'autre, et dispose tout avec douceur » (1), avait de toute éternité prévu la ruine lamentable que la prévarication d'Adam devait entraîner après elle. C'est pourquoi, dans un conseil caché à tous les siècles, il avait résolu d'achever, grâce au plus occulte des mystères, le premier ouvrage de sa bonté par l'Incarnation de son Verbe. Ainsi l'homme, poussé au crime

(1) Sap., viii, 1.

par l'astuce de la malice diabolique, serait soustrait à la mort, les conseils de la miséricorde sortiraient leur effet, et ce qui était malheureusement tombé dans le premier Adam serait plus heureusement rétabli dans le second. En conséquence, il choisit pour son Fils unique une mère dont celui-ci prendrait naissance dans la bienheureuse plénitude des temps; une mère qu'il lui prépara lui-même et dans laquelle il se complut d'amour, au point de la préférer à l'universalité des créatures » (1).

Tel fut le plan divin, suivant la description que nous en a faite l'immortel Pie IX, au début de la Bulle dogmatique qui définit la Conception immaculée de la Mère de Dieu. Donc, le même éternel dessein de miséricorde qui prédestina le Sauveur Jésus prédestinait aussi la Mère du Dieu fait homme. Il n'y a pas là deux desseins, l'un portant sur le Verbe incarné, l'autre sur la Vierge sa mère; mais un seul et même plan d'infinie bonté, les enfermant l'un et l'autre dans une alliance indissoluble. Ni Marie sans Jésus, ni Jésus sans Marie; ils s'appellent comme Ève appelait Adam, comme le premier homme appelait la première femme. *Neque vir sine muliere, neque mulier sine viro* (2). Dieu ne les a jamais pensés ni voulus l'un sans l'autre. Sondez, si vous le pouvez, ces éternelles profondeurs; au delà de tous les âges, au delà de tous les temps, le Réparateur vous apparaîtra *comme le Fils de l'homme, la semence de la femme, la fleur qui doit s'épanouir sur Marie, la tige de Jessé*. Tous les deux, la Mère et le Fils, sont enlacés l'un dans l'autre, telle-

(1) Extrait de la bulle *Ineffabilis*.

(2) 1 Cor., XI, 11.

ment que rien ne les séparera jamais. S'il est, en vertu de son élection, le *premier-né* de toute créature, elle est à côté de lui la *première-née, primogenita*.

Ne me dites pas que vous ne voyez rien de singulier pour Marie, sous prétexte qu'il en est de tous les élus comme de cette divine mère. Ne sont-ils pas, comme elle, les membres du Christ, et Dieu ne les a-t-il pas, de toute éternité, prédestinés à composer le corps mystique du Verbe fait homme (1)? A Dieu ne plaise que je veuille introduire la succession dans les conseils de l'éternelle sagesse. Dieu n'est pas comme les hommes, ni ses desseins ne sont comme nos desseins, simples germes indéterminés à l'origine, qui vont se développant au fond de l'intelligence, à mesure que le travail de la pensée projette sur eux plus de lumière et de netteté. Son plan est d'un seul jet, immuable et parfait dès le principe. Mais la priorité qui ne se trouve pas dans l'acte divin qui le forme, je la rencontre dans ses objets. Le Seigneur, chante de Marie la sainte Église, l'a élue et préélue : élue comme toutes les créatures prédestinées; préélue; c'est-à-dire élue non seulement avant tous les âges, comme elles le furent elles-mêmes; non seulement avec une prééminence de grâce et de sainteté sur tous les êtres de la création; mais élue pour une dignité, pour un rôle, pour une union avec le Prédestiné par excellence et la cause de toute prédestination, qui dépassent incomparablement toute autre élection : car son élection à elle est intrinsèquement impliquée dans l'élection du Fils de l'homme.

Afin de le mieux entendre, supposons un instant

(1) Eph., I, 5, 11.

qu'il y ait en Dieu ce que nous voyons en nous : que ses projets soient formés par successions de pensées, comme nous formons les nôtres. Que s'ensuivra-t-il ? Que dans la conception *du plan de miséricorde* il pensera d'abord à Jésus-Christ, fondement et couronnement du temple spirituel qu'il s'agit d'élever à la majesté divine sur les ruines du premier. Mais, comme le Fils de Dieu ne doit supporter et consacrer l'édifice qu'à la condition d'être homme et Fils de l'homme, cette première pensée n'ira pas sans l'élection d'une mère. Sans doute, il faudra bien aussi choisir les matériaux qui doivent entrer dans la construction du temple vivant, pour en définir et le nombre et la nature et les rapports. Mais c'est un choix de moindre importance, et qui ne viendra qu'à la suite du choix principal. Donc, en Marie double préélection au regard du plan divin.

Elle est en tête du livre éternel, *in capite libri*. Elle y est, tout d'abord, par son alliance plus étroite avec le Réparateur du monde, et par la prééminence qu'elle obtient après lui dans les conseils de Dieu. Elle y est parce que, si le Christ peut se passer en quelque sorte de chaque élu pris à part, il lui faut sa mère. Elle y est, en conséquence, par les dons que réclame une dignité si haute. Et c'est ce qu'exprime heureusement le mot *préélection*, employé par l'Église.

J'ai lu mainte fois chez les Pères grecs que la Vierge Mère est l'unique élue, *sola electa*. Ces termes répondent à ce que nous disions d'elle, il n'y a qu'un instant. Il est dans le génie des saintes Écritures d'attribuer à quelqu'un comme une chose exclusivement propre, ce qu'il possède dans un degré suréminent. C'est ainsi que Notre Seigneur disait : « Pourquoï

m'appeler bon : Il n'y a de bon que Dieu » (1). Et encore : « Ne vous laissez pas appeler maître : car vous n'avez qu'un maître, le Christ » (2). Il leur avait aussi recommandé de ne donner à personne ici bas le nom de père, puisque leur unique père était celui du ciel (3). C'est par une forme de langage analogue que saint Paul écrit aux Éphésiens : « Nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances..., contre les esprits de malice répandus dans l'air » (4). C'est enfin par là que le magistère de l'Église n'est pas exclu de la Loi nouvelle, quoique le Seigneur ait dit par la bouche de Jérémie : « J'écrirai ma loi dans leur cœur... et l'homme n'enseignera plus son prochain... » (5). Car Dieu veut uniquement signifier par ces paroles combien la lumière intérieure du Saint-Esprit, « l'onction de l'Esprit », comme dit saint Jean (6), l'emportera sur l'enseignement extérieur, encore que celui-ci soit nécessaire.

Donc, quand les Pères écrivent de la bienheureuse Mère de Dieu qu'elle est *seule élue*, ils ne veulent pas disputer aux autres Saints de Dieu leur élection, mais affirmer combien l'élection de la Vierge, par sa liaison très étroite avec celle du Verbe fait homme, a été mise hors de pair. Telle est la prédestination de la Mère de Dieu ; tel le décret qui, l'associant au Fils de Dieu, en a fait sa compagne à jamais inséparable.

Les décrets éternels de Dieu se révèlent dans l'exé-

(1) Luc, xviii, 19.

(2) Matth., xxiii, 10.

(3) *Ibid.*, 9.

(4) Eph., vi, 12 ; col. Marc, ix, 36 ; I Cor., iii, 7.

(5) Jerem., xxxi, 33, 34.

(6) I Joan., ii, 27.

cution temporelle qui s'en fait. Combien admirable, combien intime fut dans les prédestinations divines cette alliance entre la mère et le fils, puisque l'union qui la traduira dans le temps doit s'étendre par tout le cours des âges. C'est elle que je trouve, dès le commencement du monde, dans les promesses faites à notre premier père, et plus tard aux patriarches, dans les oracles des prophètes, dans les figures et les symboles de l'ancienne Loi. Tout ce qui nous y parle du Rédempteur futur, nous y parle aussi de la femme dont il doit être la semence, de la *Vierge* dont il sera le fruit. L'occasion s'offrirait dans la suite d'insister sur chacune de ces idées. Mais nous pouvons au moins signaler, dès maintenant, un des points sur lesquels s'est exercée l'ingénieuse piété de nos Docteurs. Partout, dans l'ancien Testament, ils rencontrent les types du Christ, et partout aussi ces mêmes Pères y voient mêlés aux figures du Fils les emblèmes de Marie, sa mère. S'il est le nouvel Adam d'un monde nouveau, elle est non seulement la nouvelle Ève, mais l'Éden céleste où le Christ a fait sa première demeure. S'il est le véritable Noé qui va couvrir le monde d'une génération spirituelle, elle est l'arche sauvée des flots, d'où il sortira. Si le Christ est la manne, Marie est l'urne d'or qui l'a contenue; s'il est le pain sacré de proposition, pain vivant et vivifiant, elle est la table qui l'a porté; s'il est le charbon ardent d'où monte vers Dieu le parfum de l'encens le plus pur, elle est elle-même l'encensoir où il a d'abord brûlé; s'il est la loi vivante, elle est l'arche sainte dans laquelle les tables en furent renfermées.

Le Christ est la lumière qui resplendit dans la maison de Dieu, et Marie le candélabre d'or qui la fait

lire à nos yeux; il est la fleur poussant par miracle sur la verge d'Aaron, et elle-même est cette verge. Le buisson tout embrasé d'un feu divin sans en être consumé; la toison baignée tout entière de la rosée céleste, la terre vierge du paradis où croît l'arbre de vie, la porte orientale du temple, cette porte toujours fermée par où cependant le Seigneur Dieu d'Israël est entré dans le monde, l'échelle mystérieuse sur laquelle est appuyé le Seigneur, la maison de Dieu toute remplie de sa gloire, la nuée légère qui porte le Sauveur promis; la fontaine scellée qui verse un fleuve d'eau vive pour la régénération du monde; la montagne prophétique d'où se détache sans main d'homme la pierre qui va renverser la statue colossale, symbolisant les empires; toutes ces figures et d'autres encore sont, pour les Pères, autant d'emblèmes du Christ et de Marie, du Fils et de la Mère (1).

Même enlacement, s'il est permis de parler ainsi, quand des figures on passe aux prophéties plus expresses, comme nous le verrons tout à l'heure. Et lorsque, dans la plénitude des âges, figures et prophéties faisant place aux réalités promises, le Christ apparaîtra sur notre terre, l'union, loin de se relâcher, ira se fortifiant. C'est ce que nous dirons aussi dans ce même chapitre.

Je n'ai pas à rappeler ici les multiples liens qui rattacheront de plus en plus la Mère au Fils; comment celui-ci la fera communier à ses vertus, à ses

(1) Cf. S. Joan. Damasc., hom. 2 in *Nativ. B. V. M.* et hom. 1 in *Dormit.*; S. Andr. Cret. hom. de *Nativ. V. Deip.*; Hezych. patr. Hieros. hom. 5 de *S. M. Deip.*; S. Bernard. hom. 2 super *Missus est.* n. 5, sqq; S. Theodor. Studita, orat. 5 in *Dormit. Deip.* n. 4, etc. Il faudrait citer toutes les séries d'Ave, dans lesquelles l'Église entière, et surtout l'Église d'Orient, récapitule les figures de cette Vierge bénie,

privilèges, à ses mystères, à ses titres; comment enfin la sainte Église, entrant dans les vues du Christ son Époux, mêlera partout dans la suite des âges le Nom de Marie, la glorification de Marie, l'invocation de Marie, les fêtes de Marie aux hommages, aux prières, aux louanges, aux solennités qui vont à Jésus. N'est-ce pas là ce dont nous sommes les heureux témoins et, pour notre humble part, les acteurs (1); et qu'est-ce que cela sinon la manifestation palpable par les faits de l'éternelle association du Dieu fait homme avec sa mère dans la prédestination divine?

C'est donc à bon droit que saint Pierre Damien, prêchant sur la Nativité de la sainte Vierge, disait à son peuple : « Oui, mes bien-aimés frères, la naissance de la bienheureuse et très pure Mère de Dieu doit apporter aux hommes une joie principale et toute singulière : car elle est le commencement du salut pour l'homme. En effet, Dieu qui, par le regard ineffable de sa providence, avait prévu, même avant la création de l'homme, que l'homme allait périr victime des machinations du diable; Dieu, dis-je, avant tous les siècles, conçut dans les entrailles de son immense miséricorde le projet de racheter l'homme; et dès lors sa très profonde sagesse déterminait l'ordre, le mode et le temps de cette rédemption. Comme donc il était impossible que la rédemption du genre humain s'effectuât, si le Fils de Dieu ne naissait d'une Vierge, ainsi était-il nécessaire que naquit la Vierge de qui le Verbe devait emprunter sa chair » (2).

(1) Voir ces idées plus amplement développées dans notre livre sur la *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*. L. IV, 4.

(2) S. Petr. Damian., *Serm. 45 in Nativ. B. M. V. P. L.* cXLIV, 741.

Ailleurs, le même saint fait assister ses auditeurs au conseil où, de toute éternité, Dieu décida le mystère et le mode de la rédemption : « Aussitôt, dit-il, du trésor de sa divinité le Seigneur tire le nom de la Vierge Marie; décrétant que tout se ferait par elle, en elle, avec elle, et d'elle, et de même que rien n'a été fait sans lui (le Fils de Dieu), ainsi rien ne doit être refait sans elle » (1).

II. — Une première conséquence à tirer de cette union primordiale entre Jésus, le Verbe fait homme, et Marie sa mère, c'est que, s'il n'y avait eu ni justice divine à apaiser, ni péché à réparer, ni rédemption à opérer, ni captifs à délivrer, Marie n'aurait jamais eu l'incompréhensible honneur de la maternité divine. Cette conséquence ressortirait assez clairement des textes où Marie nous apparaît unie constamment avec le Verbe incarné dans les divins conseils; plus clairement peut-être de tout ce que nous avons médité sur les convenances de la maternité divine, puisque toutes se réfèrent à l'œuvre de la Rédemption. Mais il est une preuve et plus nette et plus incontestable. Point de Mère de Dieu sans un Dieu fait homme; or, point de Dieu fait homme, s'il n'est pas envoyé pour le rachat du monde.

Il serait aisé d'accumuler ici les textes de l'Écriture et des Pères, affirmant à l'envi que la venue du Fils de Dieu dans la chair eut pour raison déterminante la réconciliation de l'homme avec Dieu. « Ou-

(1) *Id.* *Serm. 11 de Annunciat., ibid.* 558. Je dois faire observer qu'au jugement des critiques ce dernier discours est plus probablement de Nicolas de Clairvaux, secrétaire de saint Bernard, bien qu'il soit inséré parmi les œuvres de S. Pierre Damien.

vrez les Écritures et les ouvrages des saints, interprètes de l'Écriture, et vous y verrez assigner, comme la cause *unique* de l'Incarnation, la rédemption de la servitude du péché », dit le Docteur Angélique (1). En effet, au témoignage de l'Évangile, et de Jésus-Christ lui-même, « le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui avait péri » (2); et « si Dieu a envoyé son Fils dans le monde, c'est pour que le monde fût sauvé par lui » (3).

Et ce n'est pas seulement des Évangélistes et des Apôtres que nous tenons cette doctrine. Partout où l'ancien Testament parle de l'avènement du Fils de l'homme, il l'énonce et la confirme. La mission du Christ promis est d'écraser la tête du serpent (4), d'apporter le remède à l'humaine misère (5), de mettre fin au péché (6), d'ôter à la terre ses iniquités (7), de réconcilier l'homme avec Dieu (8). S'il arrive parfois aux prophètes désigner quelques autres motifs, l'opposition n'est qu'apparente : car ces mêmes motifs se rattachent de près à la guérison des maux causés par le péché du premier homme à sa descendance, et par conséquent au but principal, la rédemption.

Je n'ignore pas que ces témoignages de l'Écriture, et mille autres semblables, n'ont pas suffi pour convaincre plusieurs théologiens, aussi remarquables par leur science que par leur piété (9). Dans leur désir de

(1) S. Thom., III, D. 1, q. 1, a. 3; col. 3 p., q. 1, a. 3.

(2) Luc., XIX, 6.

(3) Joan., III, 16, 17; col. I Joan., III, 8; IV, 9-10; Gal., IV, 4, 5; Hebr., II, 14; Matth. XIV, 13, etc.

(4) Gen., III, 15.

(5) Isa., LXI, 1.

(6) Dan., IX, 24.

(7) Zach., III, 9.

(8) Isa., LIII, 5; Mich., V, 5; Agg., II, 10.

(9) Albert le Grand, Scot et Suarez, par exemple.

trouver une autre cause principale à la divine Incarnation du Verbe, ils ont tenté mille efforts pour atténuer la portée de ces textes. Mais leurs tentatives ne paraissent-elles pas échouer devant une simple question? S'il y avait, en dehors de la rédemption du monde, une cause déterminante du mystère, pourquoi les Saints Livres, encore qu'ils touchent si fréquemment à ce sujet, n'en ont-ils jamais parlé? Pourquoi surtout Dieu, voulant imposer au Verbe fait chair un nom qui résume ce qu'il doit être et faire parmi nous; un nom vers lequel tous les autres convergent comme autant de rayons vers leur centre (1); un nom qui soit en quelque sorte sa définition propre, a-t-il choisi le nom de *Jésus* de préférence à tout autre nom?

Considérations si décisives pour les Pères qu'ils n'ont pas assez de formules *exclusives* pour faire de la rédemption du genre humain la seule fin prochaine et déterminante de l'Incarnation. « S'il n'y avait pas eu la chair à sauver, le Verbe de Dieu ne se serait nullement fait chair » (2). Ainsi parle saint Irénée, au nom de l'Orient et de l'Occident. « Jamais, dit à son tour le grand Athanase, jamais le Verbe ne se serait revêtu de la nature humaine, si la cause n'en eût été la nécessité de l'homme » (3). « Quelle fut pour Dieu la raison de prendre notre humanité? demande saint Grégoire de Nazianze. Assurément, le salut à nous apporter. Quelle autre pourrions-nous imaginer » (4)?

Les Pères latins font écho à leurs frères d'Orient. Témoin ce passage de saint Augustin : « C'est une pa-

(1) S. Thom., 3. p., q. 37, a. 2, ad 1.

(2) S. Irén., c. *Haeres.* L. V, c. 14, n. 1. P. G. VII, 1161.

(3) S. Athan., Orat. 2 c. *Arian.* n. 56. P. G. XXXVI, 268.

(4) S. Gregor. Naz., Orat. 30, n. 2. P. G. XXXVI, 105.

role véridique et digne de tout assentiment, que le Christ est venu dans le monde. Mais pourquoi est-il venu dans le monde? Pour sauver les pécheurs. Pas d'autre cause de sa venue dans le monde. Ce qui l'a tiré du ciel en terre, ce ne sont pas nos mérites, mais nos péchés. Oui, s'il est venu, c'est pour sauver les pécheurs. Et vous lui donnerez, dit l'Archange, le nom de Jésus. Pourquoi le nom de Jésus? Parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés (1). L'entendez-vous? Voici la raison du nom de Jésus: il sauvera son peuple de ses péchés » (2). Témoin le grand pape saint Léon: « Si l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, avait conservé la dignité de sa nature; si, trompé par une fraude diabolique, il n'avait pas dévié de la loi posée par Dieu, le Créateur du monde ne se serait pas fait créature » (3). Témoin encore ce texte de saint Ambroise: « Vous avez donc entendu que le Christ a offert son sacrifice de ce qui était nôtre; car quelle a été la cause de l'Incarnation, si ce n'est que la chair pécheresse devait être rachetée par elle-même » (4)? A ces témoignages on en pourrait ajouter mille autres, dont nos grands théologiens ont enrichi leurs œuvres (5). S'il est un seul des Pères à penser autrement, j'avoue ne pas le connaître.

Je ne me dissimule pas que les tenants de l'opinion contraire font appel à saint Cyrille d'Alexandrie; mais il suffit de le lire avec attention pour se convaincre qu'il suit pas à pas, en cette matière, la doctrine du glorieux

(1) Matth., 1, 21.

(2) S. August., serm. 174, n. 8. P. L. xxxviii, 944.

(3) S. Leo., serm. 77, de Pentec. 3, c. 2. P. L. lvi, 412.

(4) Ambros., L., de Incarn. 6, n. 53. P. L. xvi, 832.

(5) Cf. Petav., de Incarn. L. II, c. ult.; Thomass., de Verbi D. incarn. L. II, 5, cum sqq.; Kleutgen, von Erlöser, n. 334, sqq., etc.

Athanase, son prédécesseur, et nous savons déjà quelle est cette doctrine. Du reste, bientôt nous verrons l'un et l'autre revenir sur la même idée pour l'affirmer avec une force nouvelle (1). Donc, concluons-nous, de même que l'Incarnation du Fils présuppose dans les desseins de Dieu la chute originelle de l'humanité, ainsi la maternité de Marie dépend de la même condition.

Saint Bonaventure fait remarquer avec justesse que l'opinion suivant laquelle le mystère du Verbe incarné se rattache uniquement, dans sa cause principale, à l'expiation de nos péchés, l'emporte sur l'autre au point de vue de la piété. Elle nous donne un sentiment plus vif et plus profond de l'amoureuse miséricorde de notre Dieu pour nous, ses ingrates et coupables créatures (2). Et c'est là ce qu'exprime admirablement Notre Seigneur dans son entretien avec Nicodème: « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il obtienne la vie éternelle » (3). Ne pouvons-nous pas dire avec autant de vérité que la dépendance où se trouve la maternité de la Vierge au regard de notre déchéance morale est pour cette divine mère un motif puissant d'aimer et d'aider les pécheurs?

En tout cas, ce sont là des considérations que n'ont pas oubliées les plus dévoués serviteurs de Marie. « O très douce Vierge, quelle surabondance de grâce

(1) Par là tomberont les arguments que l'opinion contraire a tirés des Livres Sapientiaux: car c'est précisément en expliquant ces livres que S. Athanase et S. Cyrille ont si explicitement affirmé le sentiment que nous avons à prouver.

(2) S. Bonavent., in III, D. 1, art. 2, q. 2.

(3) Joan., III, 16.